



POURQUOI
TANT
D'**E.N.**?

Éric Naulleau
CHRONIQUES ET POLÉMIQUES

Jean-Claude Gawsewitch

Extrait de la publication







POURQUOI TANT D'E. N. ?

DU MÊME AUTEUR

Bulgares, photographies de Jacko Vassilev, Contrejour, 1994.

Petit déjeuner chez Tyrannie (suivi de *Le Crétinisme alpin* par Pierre Jourde), La Fosse aux ours, 2003, et Livre de Poche, 2004.

Le Jourde & Naulleau. Précis de littérature du XXI^e siècle, en collaboration avec Pierre Jourde, Mots et Cie, 2004, et Mango, 2008.

Au secours, Houellebecq revient !, Chiflet & Cie, 2005.

La Situation des esprits, en collaboration avec Jean-Philippe Domecq, La Martinière, 2006, et Pocket, 2012.

Parkeromane, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2010.

Éric Naulleau

POURQUOI
TANT D'E. N. ?

Chroniques et polémiques
1992-2012

Jean-Claude Gawsewitch Éditeur

© Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2012
130, rue de Rivoli
75001 Paris
www.jcgawsewitch.com
ISBN : 978-2-35013-383-6

Sommaire

<i>Avant-propos</i>	13
---------------------	----

I. LITTÉRATURE

1. Les années du <i>Matricule des Anges</i> .	
Quinze émerveillements et un énervement	21
Paul Gadenne, <i>La Rue profonde</i>	21
Alexandre Grine, <i>La Chaîne d'or</i>	23
Anton Dontchev, <i>Les Cent Frères de Manol</i>	26
Iouri Olecha, <i>Nouvelles et récits et Pas un jour sans une ligne</i>	28
Joseph Bulov, <i>Yossik...</i>	30
Dumitru Tsepeneag, <i>Hôtel Europa</i>	32
Franz Marc, <i>Lettres du front et Les Cent Aphorismes. La seconde vue</i>	34
Varlam Chalamov, <i>Récits de Kolyma</i>	37
Francesco Biamonti, <i>Attente sur la mer</i>	41
Danilo Kiš, <i>Les Lions mécaniques</i>	43
Imre Kertész, <i>Un autre. Chronique d'une métamorphose</i>	45
Nicole Caligaris, <i>Barnum des ombres</i>	47
Jens Christian Grøndahl, <i>Bruits du cœur</i>	48
Nicolas Bokov, <i>La Zone de réponse</i>	57

Pourquoi tant d'E. N. ?

W. G. Sebald, <i>De la destruction comme élément de l'histoire naturelle</i>	62
Virginie Despentes, <i>King Kong théorie</i>	64
Les dossiers du <i>Matricule des Anges</i>	67
Ismail Kadaré	67
Jørn Riel	93
Claudio Magris	117
Péter Esterházy	151
2. De <i>Chronic'art</i> à <i>Paris Match</i>	185
Michel Polac, <i>La Vie incertaine</i>	185
Jonathan Littell, <i>Les Bienveillantes</i>	187
La rentrée littéraire	190
État de la critique littéraire	195
Tout le monde se couche	205
Bernard Quiriny, <i>Les Assoiffées</i>	208
Igor et Grichka Bogdanov, <i>La Mémoire double</i>	209
Amélie Nothomb, <i>Tuer le père</i>	212
Patrice Delbourg, <i>Un soir d'aquarium</i>	214
Mario Vargas Llosa, <i>Le Rêve du Celte</i>	216
Lydie Salvayre, <i>Hymne</i>	218
Jean-Claude Pirotte, <i>Place des Savanes</i>	220
Philip Roth, <i>Le Rabaissement</i>	222
Charles Dantzig, <i>Dans un avion pour Caracas</i>	224
Pierre Lamalattie, <i>121 curriculum vitae pour un tombeau et Portraits</i>	226
François Gibault, <i>Singe</i>	228
Daniel Pennac, <i>Journal d'un corps</i>	230
Gary Shteyngart, <i>Super triste histoire d'amour</i>	232
Philippe Renonçay, <i>Le Défaut du ciel</i>	234
Guillaume Musso, <i>7 ans après...</i>	236
Angelo Rinaldi, <i>Les souvenirs sont au comptoir</i>	238

Sommaire

Didier van Cauwelaert, <i>Double identité</i>	240
Muriel Barbery, <i>L'Élegance du hérisson</i>	242
Philippe Lançon, <i>Les Îles</i>	246

II. BANDE DESSINÉE

<i>Intégrale Ric Hochet</i> / Tibet et A.-P. Duchâteau, <i>L'Homme de glace. Ric Hochet</i>	251
Taka Takata	257
Libérez Tintin !	262

III. FOOTBALL

Hugoaaaaaal !	269
Hors champ du cygne	270
Transferts et transfuges	271
Enfants de la balle	273
La valse des entraîneurs	274
Copie qu'on forme	275
Les odieux du stade	276
Pour l'éternité	278
Pourquoi le Botswana ?	279
Oracle, ô désespoir !	280
Gros poissons et menu fretin	281
L'avenir du passé	282
Hongrois rêver	283
D'amour ou d'eau fraîche	285
Tintin pour la montée...	286
L'Évangile selon saint Paul	287
Talons et talonnades	288
Équipe type	290
Alain Reynaud-Fourton, <i>L'Intrus</i>	292

Pourquoi tant d'E. N. ?

La France CFA	294
Avant que le coq ne déchante	295

IV. POLITIQUE

La « déception » un peu facile des intellectuels	301
Autocritique	304
Communautarisme : toujours plus loin !	306
Bombinettes	308
Madame chante le blues	310

V. RADIO ET TÉLÉ

<i>Pourquoi pas moi ?</i> d'Aillodi Foutassan	315
Justice pour Séguéla !	317
<i>Petit Dictionnaire des injures politiques</i> de Bruno Fuligni	320
<i>L'amour dure trois ans</i> de Frédéric Beigbeder	323
Retour à Dallas	326
<i>Homo comicus, ou l'Intégrisme de la rigolade</i> de François L'Yvonnet	329
<i>Passé(e) de mode ?</i> de Viviane Blassel	332
Que sont nos héros devenus ?	334
De la caricature en général et des caricatures en particulier	336
Frédéric Beigbeder, attrape-coeur, attrape-Salinger, attrape-couillon	338
<i>Qu'est-ce qu'on va faire de toi ?</i> de Michel Drucker	341
Murakami, c'est pas Versailles !	343
<i>Le Jour et la Nuit</i> de Bernard-Henri Lévy	344
Exposition Larry Clark	346

Sommaire

Documentaires de première importance	348
Houellebecq, bête à Goncourt	349
<i>Potiche</i> de François Ozon	351
Engagés à dégager	352
<i>Les Petits</i> de Christine Angot	354
<i>Des gens très bien</i> d'Alexandre Jardin	355
Films à voir, films invisibles	357
Comic strip pour une autre fois	358
Bouffons !	360
Espaces en voie de disparition	362
<i>L'Hiver de la culture</i> de Jean Clair	364
<i>Proust contre la déchéance</i> de Joseph Czapski	365
<i>Touriste professionnel</i> de Vincent Noyoux	367
Sommes-nous tous antisémites ?	368
De mal en Py !	370
Un héros de notre temps	371
Alexandre Jardin, <i>Quinze ans après</i>	373
Lettre ouverte à monsieur Francis Lalanne, profession : poète-poète	376



Avant-propos

Quand on aime, on a toujours vingt ans ; quand on aime les livres, il arrive parfois qu'on ait vingt ans de critiques au compteur. Ce dont s'avisa l'ami Gawsewitch un jour que nous déjeunions ensemble, découverte bientôt suivie d'une suggestion : pourquoi ne pas rassembler en volume un choix de ces articles ? J'accueillis avec grand enthousiasme la proposition de Jean-Claude. Du moins sur le moment. Le lendemain, devant ces centaines de textes accumulés au fil du temps, ces centaines de papiers à relire et à classer, et pour beaucoup à écarter, faute de place – *Pourquoi tant d'E. N. ?* représente à peine un tiers de l'ensemble –, je commençais à le maudire, lui et ses idées à la retourné (pour rester poli). Littérature, cinéma et musique. Football, bande dessinée et politique. Presse, radio et télévision. Coups de cœur et coups de gueule. Chroniques, recensions et textes au long cours, du *Matricule des Anges* à *Paris Match*, de France Inter à RTL, d'*On n'est pas couché* à *Ça balance à Paris*. À revoir le jour, s'effondreraient-ils en poussière ou reprendraient-ils vie ? On allait savoir. Tant de fragments exhumés formeraient-ils un tout, mieux même, un ensemble cohérent ? Qu'on en juge. Si écrire sur les autres, c'est aussi écrire sur soi, toutes ces lignes finiraient peut-être par dessiner un autoportrait. Qui ne voudrait connaître son véritable visage ?

Pourquoi tant d'E. N. ?

1992-2012 : un soupçon d'arbitraire affecte le choix de la première date retenue. Elle coïncide certes avec le début d'une collaboration régulière au bimestriel puis mensuel *Le Matricule des Anges*, dirigé aujourd'hui encore par Philippe Savary et Thierry Guichard, deux héros montpelliérains de la cause écrite, au point que feu Georges Frêche aurait été, selon moi, beaucoup mieux inspiré d'édifier des statues à leur effigie plutôt qu'à celle de Mao ou de Lénine sur la place du XX^e-Siècle. Mais je donnerais cher pour retrouver l'article que je fis paraître vers 1977 sur Jean Giraud, alias Mœbius (il venait sous ce nom de faire paraître l'album intitulé *L'Homme est-il bon ?*). J'arrivai tout tremblant du haut de mes seize ans devant cette légende vivante de la bande dessinée pour découvrir que j'avais oublié chez moi les questions soigneusement rédigées à son intention sur une feuille de papier quadrillé. Ma toute première interview débutait fort mal, même si l'artiste répondit avec beaucoup de gentillesse et en toute décontraction à mes demandes improvisées, sans cesser de croquer à pleines dents une pomme verte, ce qui, le moment venu, compliqua quelque peu la transcription de ses propos. Bien des années plus tard, à l'occasion de l'exposition « Mœbius transe forme » à la Fondation Cartier, j'eus enfin l'occasion de raconter à Jean Giraud ces drôles de débuts dans la carrière – inutile de dire qu'il ne gardait aucun souvenir de l'épisode. À peine dix-huit mois plus tard, je ressentis la nouvelle de sa mort comme un deuil personnel. Autre disparition annoncée tandis que je commençais à rédiger cet avant-propos, celle de Michel Polac. Ressentie plus durement encore, car je l'avais bien mieux connu que Jean Giraud. Au long des hommages qui lui furent rendus, je regrette que l'animateur de *Droit de réponse*

Avant-propos

(émission restée fameuse pour son numéro du cendrier volant) ait trop souvent éclipsé l'amoureux de littérature. Je ne ratais sous aucun prétexte sa chronique dans *Charlie Hebdo*, où il lui arriva de distinguer tel ou tel ouvrage édité par Sandrine Thévenet et moi-même à l'enseigne de L'Esprit des péninsules (j'ai entre autres gardé en mémoire ses recensions enthousiastes du roman d'Alexeï Tolstoï *Ibycus* et du recueil de nouvelles de Drago Jančar *L'Élève de Joyce*). J'eus ensuite la chance de le côtoyer sur le plateau de *Ça balance à Paris* (à l'époque animé par Laurent Ruquier) et de le voir parfois en privé. Je reste aussi un grand amateur de ses propres ouvrages, à commencer par *La Vie incertaine*, roman de jeunesse dont on trouvera plus loin une brève critique, d'abord parue dans les pages de *Elle*. J'en profite enfin pour préciser qu'au rebours de ce qu'il m'arrive de lire, je ne l'ai pas remplacé dans l'émission *On n'est pas couché* : on ne remplaçait pas M. Polac, on pouvait au mieux succéder à ce magnifique lecteur, ce grand passeur de textes, qui ne marchandait ni ses admirations ni ses détestations (tout comme, plus généralement, l'ambition d'un critique se limite à ne pas trop démeriter de certains glorieux aînés, comme Renaud Matignon, Angelo Rinaldi ou Jérôme Garcin).

Si mon cœur d'adolescent s'emballait à l'idée de rencontrer Jean Giraud, mon cœur d'adulte continuait de battre un peu plus fort chaque fois qu'il s'agissait d'aller rendre visite à un de mes héros littéraires (j'ai l'admiration émotive, pourvu que ça dure !) : Claudio Magris à Trieste, Péter Esterházy à Budapest ou, plus simplement, Jens Christian Grøndahl, Jørn Riel, sans oublier Ismail Kadaré, dans un appartement parisien – cinq auteurs « entretenus » dans les pages qui suivent,

Pourquoi tant d'E. N. ?

cinq écrivains en forme de brillante constellation des lettres européennes, cinq œuvres majeures à découvrir sans plus tarder, si ce n'est déjà fait. J'aurais de même tant voulu faire figurer dans ces pages une conversation avec Paul Gadenne (1907-1956), romancier au capricieux destin posthume, dont les brèves apparitions sur les radars de la postérité littéraire se payent ensuite de longues périodes d'oubli – en souvenir de l'éblouissement causé par ma découverte dans les années 1980 de *La Plage de Scheveningen* ou du *Vent noir* (au point que, dans la foulée, je consacrai à son œuvre deux mémoires universitaires), j'ai du moins souhaité que le présent recueil s'ouvre par un texte sur l'un de ses plus beaux romans : *La Rue profonde*. Les articles retenus à la suite de celui-ci éveillent pareillement l'écho d'une rencontre avec un livre – et du plaisir ou déplaisir qui s'ensuit. *La Zone de réponse* de l'étonnant Nicolas Bokov, passé de la dissidence en Union soviétique à la vie de clochard dans les rues de Paris, avant d'être foudroyé par une révélation mystique, *Barnum des ombres* de Nicole Caligaris, l'un de nos auteurs les plus originaux, l'une de nos plus brillantes stylistes, qui demeure pourtant encore méconnue du grand public, etc. Difficile de ne pas remarquer au passage un tropisme est-européen dans la sélection finale (outre Kadaré, Esterházy et Bokov, déjà cités : Grine, Olecha, Chalamov, Kis, Kertész...) – tandis que le musée des horreurs expose plutôt des pièces *made in France* (Despentes, Salvayre, Dantzig, Pennac, Musso, Barbery...). Cette attirance pour l'Europe de l'Est remonte sans doute à la retransmission dans les années 1970 d'un match France-Bulgarie où, sur le grand tableau du stade de Sofia, je découvris avec un mélange de curiosité et d'indignation l'alphabet

Avant-propos

cyrillique (certains noms de joueurs de l'équipe de France se devinaient encore, d'autres en devenaient scandaleusement méconnaissables). Manière de dire que je reste désespérément fidèle à mes émois de jeunesse : l'ancien « empire du mal », le football et la bande dessinée, ces deux derniers domaines faisant ici l'objet d'une bonne vingtaine de textes.

Que ce soit dans la République des lettres ou sur un plateau de télévision, il demeure inusité, incongru, déplacé, voire imprudent (liste d'adjectifs à compléter par le lecteur), d'exprimer sa véritable opinion sur le livre du jour ou du soir. Dans la mesure où je m'obstinais dans cette étrange habitude, on me pria régulièrement de la justifier dans le cadre d'un entretien ou d'une tribune – on en trouvera ici également un échantillon représentatif. Ce qui nous ramène tout naturellement à *On n'est pas couché* et à un paradoxe. Alors qu'il ne se passe pas un jour sans que l'on m'aborde dans la rue ou dans le métro pour évoquer telle ou telle péripétie de cette émission du temps où j'y officiais avec le camarade Zemmour, le caractère essentiellement improvisé de ces interventions nocturnes rend malaisé de les restituer par écrit. Seules exceptions en fin de volume : une lettre (imaginaire) que m'adressa un personnage (pas si imaginaire) d'Alexandre Jardin et le pastiche d'un poème de Francis Lalanne, lequel, certains s'en souviennent, ne fut guère du goût du pastiché.

Il est à présent temps de laisser le lecteur juger sur pièces – à lui de trouver sa propre réponse à la question : pourquoi tant d'E. N. ?





I. LITTÉRATURE





1.

Les années du *Matricule des Anges*.
Quinze émerveillements
et un énervement

Paul Gadenne, *La Rue profonde* ; suivi de
Poème à trois personnages, Le Dilettante,
272 pages, 120 FF.

Septembre 1995

On notera tout d'abord avec plus ou moins d'amusement qu'en chaque occasion où un petit éditeur attire à nouveau l'attention sur l'œuvre de Paul Gadenne, les grandes maisons s'empressent opportunément d'accompagner le mouvement. En cette matière, mention spéciale à Gallimard qui exhuma de son fonds *L'Invitation chez les Stirl* au moment précis où Le Tout sur le tout publiait *La Rue profonde* (1982), et qui propose aujourd'hui dans la collection « L'Imaginaire »... *L'Invitation chez les Stirl* tandis que Le Dilettante édite à son tour... *La Rue profonde*. L'intérêt de cette parution tient autant à la qualité du texte proprement dit qu'à l'addition en fin de volume d'une version inédite et antérieure d'une dizaine d'années de *La Rue profonde*, intitulée *Poème à trois personnages*. Reynald Lahanque livra naguère dans la revue *Sud* une

Pourquoi tant d'E. N. ?

analyse comparée fort pertinente et quasi exhaustive des deux variantes – depuis le choix des exergues jusqu’aux références mythologiques : un cas d’école pour chercheurs en critique génétique. Sur un canevas similaire, nombre d’éléments de la fiction sont en effet successivement affectés de valeurs différentes, voire opposées, et, plus singulièrement encore, le personnage féminin principal du récit originel abandonne son rôle dans *La Rue profonde* au profit de celle qui n’était qu’une figurante dans *Poème à trois personnages*. Imaginons une *Madame Bovary bis* où, par la volonté de Flaubert, Charles ne tomberait plus amoureux d’Emma, mais d’une paysanne entrevue durant la scène des comices. Parue en 1948, *La Rue profonde* se rattache aussi bien chronologiquement que thématiquement à deux autres livres de Gadenne. Au *Vent noir* (1947) ce récit emprunte notamment un décor urbain d’apparence souvent panique – « *sous les murs à demi écroulés, sous les façades aux fenêtres béantes, par où de temps à autre un arbre sort la tête pour me regarder ou passe son bras pour essayer de me prendre* » –, qui constitue moins une toile de fond qu’un protagoniste à part entière de l’intrigue. Et tout comme *L’Avenue* (1949), il se confond en partie avec une méditation sur la création artistique, puisque le lecteur se trouve pris à témoin de la naissance puis de l’élaboration d’un poème – « *Il sera court. Une dizaine de vers tout au plus, étant donné que nous vivons dans les temps modernes* » – et emprunte en compagnie du narrateur les voies tortueuses d’une inspiration parfois contrariée par la quête amoureuse menée parallèlement : « *J’ai un ennui : il se pourrait que tout cela retarde l’achèvement de mon poème.* » Belle mise en abyme que ce poème à venir dans un texte lui-même en chantier dont *Poème à*

Littérature

trois personnages révèle les fondations et les échafaudages. Le passage d'un texte à l'autre permet en outre de saisir sur le vif le moment où Gadenne s'est dépêtré de certaines maladresses et naïvetés pour parvenir à maturité. Dessertis de leur écrin romanesque – celui de *Siloé* ou des *Hauts-Quartiers* –, les grands thèmes gadenniens flottent ici dans l'atmosphère raréfiée d'un état de grâce : « *J'ai rendez-vous avec quantité de façades déchues, de cafés déserts, de fenêtres closes, de canaux obscurs et de ruelles insipides où personne ne m'attend mais où je suis pressé d'aller, pressé d'attendre, pressé d'écouter le temps qui passe.* »

E. N.

Alexandre Grine, *La Chaîne d'or*, traduit du russe par Paul Lequesne, L'Âge d'Homme, 160 pages, prix n. c.

Mars 1995

Si l'œuvre d'Alexandre Grine (1880-1932) demeure aujourd'hui encore malaisément rattachable à un genre précis dans son pays d'origine, les aspects qu'en découvrent peu à peu les lecteurs français – à la faveur du courageux travail de redécouverte entrepris par L'Âge d'Homme – dévoilent un spectre littéraire susceptible de restituer les plus subtiles nuances de l'onirisme. Les nouvelles de *Chercheur d'aventure* évoquent ainsi les proses maladives d'Edgar Poe, rêves d'encre poisseux dont le lecteur peine à se désengluer, tel un

Pourquoi tant d'E. N. ?

insomniaque empêtré dans ses draps moites. *L'Automobile grise* (écrite en 1923) n'est pas sans rappeler le procédé que Robert Wiene avait appliqué quatre années auparavant au cinéma avec *Le Cabinet du Dr Caligari*, où les dehors grotesques du monde extérieur ne sont que la diffraction de celui-ci dans l'esprit dérangé du personnage principal. *Les Aventures de Ginch* s'attachent aux escapades d'un double nocturne (et presque homonyme) de Grine dans l'envers clandestin de Pétersbourg, alors que *L'Attrapeur de rats* et *L'Écuyère des vagues* s'attirèrent un temps les foudres des censeurs soviétiques dans la mesure où ces fictions se présentaient aussi comme des interprétations cauchemardesques de l'utopie totalitaire. Mais le plus beau livre de cet autodidacte aux cent et trois professions reste peut-être *Le Monde étincelant*, ou les pérégrinations d'un individu capable de voler en compagnie des oiseaux, et même un peu plus haut, roman en rupture de toutes les pesanteurs et qui, tous filins au vent, n'a pas fini de glisser dans les cieux de notre imaginaire. Dans cette perspective, *La Chaîne d'or* paraît jouer d'un onirisme apaisé. Arraché à sa morne existence d'apprenti matelot, Sandy Puel accède de plain-pied au domaine de la fantaisie en acceptant de mener deux inconnus vers certaine île dominée par le palais d'un mystérieux millionnaire. Noyés dans un clair-obscur permanent – le nouveau venu ne sait rien des habitants et des rites de cet univers parallèle, et ne comprend pas davantage les complots qui s'y trament pour la possession d'un trésor inappréciable –, les épisodes se lient les uns aux autres par des fondus enchaînés aux subtils dégradés, séquences d'un songe parfois haletant mais jamais véritablement oppressant car empreint d'« *un sublime sentiment de demi-terreur*

Littérature

[dont] nous donnerons à la deuxième moitié le nom de *jubilation* ». Les divers rebondissements semblent répondre aux vœux secrets du narrateur selon un principe qu'il énonce lui-même : « *Je n'avais fait que deviner ce que j'espérais* », aussi bien qu'à ceux du lecteur, ce dont Alexandre Grine joue avec une franche ironie lorsqu'il qualifie la fabuleuse demeure de « *maison de cinéma bâtie pour la conspiration* ». Récit initiatique où les émois sexuels de l'adolescence sont transposés en scènes hautement symboliques, depuis les réclusions dans une armoire ou dans la « *longue faille* » d'un couloir souterrain jusqu'au travestissement en femme du jeune protagoniste. Ce dernier vivra et éprouvera par procuration les amours embrouillées du riche neurasthénique avant de parvenir à maturité, non sans que le roman multiplie au passage les fausses sorties, à la manière d'un dormeur qui ne veut décidément pas se réveiller et interrompre un si beau rêve.

E. N.

Pourquoi tant d'E. N. ?

Anton Dontchev, *Les Cent Frères de Manol*, traduit du bulgare par Ivan Evstatiev Obbov, Actes Sud, 480 pages, 168 FF.

Juin 1995

Islamisées au fil du yatagan, les montagnes bénies des dieux en vinrent à abriter une vallée de larmes. *Les Cent Frères de Manol* d'Anton Dontchev.

Une petite partie du public français découvrit tout d'abord ce roman historique écrit en 1960 au travers de son adaptation cinématographique, une superproduction bulgare présentée en 1988 au Festival de Cannes sous un nom approximativement traduit du titre original : *Temps de violence* (*Vreme razdelno*). Adaptation fort contestable d'un point de vue artistique – la profondeur et l'humanisme de l'œuvre d'Anton Dontchev y laissaient place à un grossier schématisme –, et plus encore d'un point de vue idéologique, puisque le tragique épisode historique qui sert d'argument au récit (l'islamisation forcée d'une vallée bulgare au XVII^e siècle) fut localement utilisé comme justification *a posteriori* de la campagne de bulgarisation des noms turcs menée à partir de 1984 par le régime communiste. La parution des *Cents Frères de Manol* permet donc enfin d'apprécier la juste et haute valeur de ce livre qui revêt à la noire lueur du génocide bosniaque un surcroît d'actualité. Comment, en effet, ne pas établir un parallèle entre les sinistres théories des purificateurs ethniques actuellement à l'œuvre en ex-Yougoslavie et le dogmatisme d'un pacha résolu soit

Littérature

à convertir par la violence, soit à exterminer toute une population, rompant ainsi un équilibre précaire entre différentes communautés : Bulgares orthodoxes, Pomaks (Bulgares de religion musulmane), Yürüks (bergers turcs établis en Bulgarie), sous l'autorité problématique d'un aga (seigneur), descendant des boyards de l'ancien royaume bulgare, et ouvrant le temps de toutes les ruptures, le cycle sans fin des violences et contre-violences ? Même litanie de massacres, de viols et de pillages, même cynisme des tyrans qui s'efforcent de détourner les critiques à l'encontre de leur dictature par l'expansionnisme et la surenchère nationaliste, principe énoncé en ces termes par l'un des personnages : « *Combats à l'extérieur pour ne pas avoir à combattre à l'intérieur.* » Le drame historique que constituèrent l'assujettissement de la Bulgarie à l'Empire ottoman et la fracture – plus tard confirmée et aggravée par les partitions de la guerre froide – qui s'ensuivit avec son environnement naturel, celui de l'Europe méditerranéenne, se trouve fréquemment exprimé de manière directe : « *Souvenez-vous que le Rhodope domine le littoral de la Méditerranée, et que nul ne peut être maître de la mer si le littoral ne lui appartient pas.* » Ou allégorique : « *Le vent souffla du sud et nous tournâmes nos visages contre lui. Par temps clair on aperçoit au sud le mont Ipsarion sur l'île de Thasos, la citadelle vénitienne de Kavalla et le mont Athos. On perçoit même parfois le scintillement de la mer Égée [...]. À présent les incendies coupaient le Rhodope de la plaine égéenne et de la mer.* » De même, le choix d'une narration organisée autour des fragments croisés de deux manuscrits, l'un rédigé par un moine bulgare, l'autre par le comte français passé de la cour de Louis XIV à celle du spahi Karaïbrahim après sa

— + | | + —

Pourquoi tant d'E. N. ?

capture durant le siège de Candie, entend rappeler qu'un autre fil historique se rompt durablement en cette fatale année 1668, celui qui unit deux des plus anciens pays d'Europe et qu'attesta plusieurs siècles auparavant la commune inspiration du catharisme occitan et du bogomilisme bulgare. Tout à la fois roman historique, déclaration d'amour à l'une des plus belles régions de Bulgarie – le massif du Rhodope – et œuvre métonymique où le destin d'une nation vaut pour celui de l'ensemble des Balkans, ce roman-fleuve n'évoque rien de moins que *Capétan Michel* de Níkos Kazantzákis.

E. N.

Iouri Olecha, *Nouvelles et récits* et *Pas un jour sans une ligne*, traduits du russe par Paul Lequesne, L'Âge d'Homme, 248 et 282 pages, 120 et 130 FF.

Septembre 1995

Tout comme les carottes géologiques dévoilent le passé de la Terre au moyen d'échantillons superposés, l'organisation chronologique des *Nouvelles et récits* de Iouri Olecha (1899-1960) rappelle en coupe les gels et dégels de la littérature soviétique, les péripéties d'un combat inégal entre quelques-uns des plus grands écrivains de ce siècle et les idéologues staliniens. Toutefois, nulle nécessité en la circonstance de posséder un diplôme en paléontologie ou d'effectuer des tests au carbone 14, tant il apparaît avec évidence que les

Littérature

choses se gâtent à partir de 1932. Avant cette date, les textes de Iouri Olecha se répartissent entre des récits empreints d'un sens de l'absurde dévastateur (*L'Amour, Le Noyau de cerise*), qui rappelle Daniil Harms par endroits, et des évocations fondées sur ses souvenirs de petit garçon (*La Chaîne, Je regarde dans le passé*), où l'auteur excelle à traduire le langage muet d'un flacon pharmaceutique, les palabres inouïes entre une armoire et une horloge, bref, ces voix secrètes que tous les enfants distinguent et dont quelques écrivains se souviennent. Dans cette dernière veine, le texte d'ouverture (*Liompa*) tient du fulgurant chef-d'œuvre. Après 1932, si les figures imposées à la gloire du pays des Soviets alternent avec les exercices de style poussifs, il serait cependant dommage de passer outre, car quelque éclair vient avec bonheur de temps à autre trouer la grisaille, tandis que le discours prononcé en 1934 devant le premier Congrès des écrivains soviétiques et le scénario d'un film intitulé *Le Jeune Homme sévère* (écrit la même année) constituent des documents passionnants sur les contradictions psychologiques et artistiques que s'efforçaient vainement de surmonter les auteurs de l'époque.

En introduction à *Pas de jour sans une ligne*, Iouri Olecha avance que la forme courte correspondrait aux temps modernes dans la mesure où il ne serait plus guère possible de lire que « *dans le métro, sinon même dans les escalators* ». Malgré tout, les fragments ici rassemblés – qu'il rédigea quotidiennement à partir de 1930 et qui ne furent organisés que plusieurs années après sa mort par Victor Chklovski selon quelques thèmes principaux (l'enfance, Odessa, Moscou...) – évoquent moins un éloge de la vitesse que les tentatives proustiennes de retrouver le temps perdu, voire, plus

Pourquoi tant d'E. N. ?

près de nous, les expériences d'André Hardellet pour éprouver physiquement les sensations perdues de l'enfance : « *Mon Dieu, voilà, je vais tendre le bras, le carton va se retrouver à nouveau dans ma main... et l'instant va revivre !* » Chacun de ces éclats de prose suscite une émotion différente et leur combinaison équivaut à un enchantement ininterrompu. Tantôt il semble que Iouri Olecha trace ces lignes dans la poussière de craie en suspension pour l'éternité dans une salle de classe d'Odessa, tantôt ce sont les yeux « *incomparables* » de Maïakovski qui vous fixent au détour d'une page. De manière un peu inattendue, les années de vieillesse coïncident avec les plus inoubliables morceaux d'anthologie, lorsque l'auteur compare son talent littéraire à une « *statue qui se retourne lourdement dans [son] corps* » ou quand les souvenirs des enfants et des petits-enfants qu'il n'a pourtant jamais eus viennent parasiter sa mémoire. Ce livre d'une vie pourrait bien être celui de l'année.

E. N.

Joseph Bulov, *Yossik...*, traduit du yiddish par Batia Baum, Phébus, 464 pages, 149 FF.

Juin 1996

Tout le monde n'a pas eu la chance de vivre une enfance misérable... Ainsi pourrait s'énoncer la devise de celui que l'on connaissait jusqu'alors comme le défunt animateur du Théâtre juif de New York.